

david

Means

L'été de
la haine

roman

 du
monde
entier

Gallimard

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LE POISSON SECRET
DES LIEUX ET DES HOMMES

Aux Éditions Albin Michel

DE PETITS INCENDIES

Du monde entier

DAVID MEANS

L'ÉTÉ
DE LA HAINE

roman

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Serge Chauvin*

nrf

GALLIMARD

Titre original :

HYSTOPIA

Couverture : Photo © Mads Perch / Getty Images (détail).

© David Means, 2016. Tous droits réservés.

© Éditions Gallimard, 2018, pour la traduction française.

*À ma sœur Julie
et à Max, Miranda et Genève*

La mémoire traumatique n'est pas narrative. Il s'agit plutôt d'une expérience qui se reproduit, soit sous la forme d'une pleine répétition sensorielle des événements traumatiques dans des rêves ou des flash-backs qui préservent intact tout ce qui a été vu, entendu, senti et éprouvé, soit sous forme de fragments épars.

DR JONATHAN SHAY,
Achilles in Vietnam

Alors, comme ça, braves gens, vous ne croyez pas en Dieu. Alors vous êtes tous des petits malins, des marxo-freudiens qui ont tout pigé, hein? Revenez dans un million d'années et on en reparlera, d'accord, mes petits anges?

JACK KEROUAC

NOTE DE L'ÉDITEUR

Certains faits historiques ont été déformés pour s'adapter à l'univers fictionnel d'Eugene Allen. Les incendies décrits dans son texte ont bien détruit la plus grande partie de Detroit et plusieurs quartiers de Flint avant de ravager le nord de l'État, mais ils n'ont évidemment pas consumé le Michigan de fond en comble. Certains détails de la septième tentative d'assassinat de John F. Kennedy, qu'on appelle aujourd'hui le Véritable Assassinat, ont été légèrement modifiés dans le récit d'Allen, qui le situe un après-midi d'août à Galva, Illinois. Or, on le sait, Kennedy a été tué un mois plus tard, le 17 septembre, en traversant la ville de Springfield, Illinois, lors d'une de ses tournées de salutations semi-officielles où il « remettait [son] sort aux caprices du pays », comme il l'a dit si souvent dans ses derniers discours.

C'est un fait attesté que Kennedy s'est délibérément exposé au danger lors de ses apparitions publiques par

défi envers les précédents attentats contre sa personne, et les historiens débattront pendant des années pour savoir si ce geste contribua à réduire ou à augmenter le nombre de ces attentats (six) et à prolonger sa vie corporelle autant que sa vie politique. Les grands tas de cendre – encore fumants lorsque Allen travaillait à son roman – étaient assurément visibles depuis un appartement situé au 22 Main Street à Flint, où Myron Singleton et Wendy Zapf se livrèrent à leurs premiers ébats furtifs. Mais ce tas de cendre, loin de finir – comme l'affirme Allen – à Bay City (qui brûla pendant trois ans), s'étendait vers le nord jusque dans le pouce de l'État avant de s'étioler. Une autre toile de fond du récit d'Allen, le deuxième grand boom forestier, n'était qu'un produit de son imagination fertile. Une bonne part du nord du Michigan était demeurée reboisée, à l'exception de quelques zones frappées par la rouille vésiculeuse du pin blanc (du reste, dans la plupart des cas, la rouille ne tuait pas les arbres mais altérait les branches et réduisait la valeur du bois). Le grand boom forestier, deuxième du nom (1975), ne débuta que peu après l'achèvement du roman. Certes, il y avait des hommes comme Hank (nom de famille inconnu) qui s'introduisaient dans les forêts domaniales de l'État pour braconner du bois, repérant les plus grands arbres puis revenant (clandestinement) de nuit pour les abattre. Il est probable qu'Allen s'est inspiré de son voisin Ralph Sutton, un ancien bûcheron qui l'avait pris sous son aile et lui avait enseigné les subtilités du braconnage forestier, allant jusqu'à emmener le jeune homme en expédition d'abattage dans les parcs régionaux.

*

Le 15 août 1974, Allen fit l'objet d'une autopsie psychologique réglementaire, qui s'appuya sur le texte de son manuscrit et sur des entretiens avec ceux qui lui survivaient, famille, amis, simples connaissances. L'enquête fut coordonnée par John Maudsley à l'Institut psychiatrique d'État du Michigan. Son rapport exhaustif, devenu un classique instantané du genre, mérite d'être partiellement cité :

Eugene Allen avait une tendance à l'isolement spontané et était sujet à des crises de la maladie de Stiller, très répandue dans le Middle West. Si ce syndrome récemment découvert demeure encore à l'étude, ses symptômes incluent le désir de se tenir aux fenêtres des greniers pendant de longs laps de temps; le désir d'errer dans les terrains vagues, les fêtes foraines abandonnées, les ruelles désertes, et de se complaire dans des rêveries prolongées; une propension à se terrer dans les recoins sous les terrasses et les perrons pour regarder en l'air à travers les fentes et autres fissures et observer le monde à distance et à l'abri, la réduction du champ de vision offrant paradoxalement un meilleur panorama via la sensation de contraction des paupières et des globes oculaires. Les patients interrogés affirment que ces épisodes de rêverie, qui peuvent durer un après-midi entier, incluent souvent des souvenirs fantasmés. Chez les postadolescents, la maladie de Stiller peut conduire à des tendances rebelles (asociales), à une idéation antisociale, et à des visions spirituelles profondes conduisant à leur

tour à un désir de visions produites artificiellement. Dans le cas d'Allen, le diagnostic repose sur les symptômes suivants : il passait beaucoup de temps dans le vaste grenier de son grand-père, le plus souvent dans le coin nord-ouest, qui donnait sur Stewart Avenue (une photographie le montre installé dans un fauteuil Hitchcock, les genoux serrés, le menton légèrement levé, les yeux éteints). Nous reproduisons ci-dessous in extenso un entretien avec Harold B. Allen, âgé de quatre-vingt-dix ans :

C'était un bon garçon, plutôt silencieux, et bien sûr il a enduré beaucoup de tourments en rapport avec sa sœur Meg. C'était un garçon merveilleux jusqu'à ce qu'il ait seize ans ; là, il est devenu un peu taciturne. Un après-midi, j'ai entendu des pas au grenier. Rodney, notre jardinier et homme à tout faire, était en bas, occupé à tailler la haie de la pelouse. Je suis sorti lui parler, et en levant les yeux j'ai vu Eugene à la fenêtre du grenier, ce qui n'avait rien d'inhabituel puisqu'il aimait bien y monter pour lire un de ses livres – cet été-là, il lisait Dickens. Je n'y ai plus repensé, mais quand je suis rentré des heures plus tard et que j'ai levé les yeux, il était encore là. Alors je suis monté au grenier et je lui ai dit : Qu'est-ce que tu fais ? Et il n'a pas répondu. Il faisait chaud là-haut, un vrai four. On entendait Rodney tondre en bas, et des gamins qui jouaient dans la rue, et j'ai dit quelque chose du genre Tu devrais sortir profiter du soleil. Alors Eugene a levé les yeux et m'a dit d'une voix extrêmement solennelle : J'aimerais mieux pas. Il y avait dans son ton

quelque chose qui m'a ébranlé. Quelque chose de grave et de froid dans sa façon de le dire, et j'ai dit : En tout cas, tu ferais mieux de descendre dans la cuisine pendant que ta grand-mère prépare à dîner, ou de regarder les infos avec moi, et il a dit : J'aimerais mieux pas, et j'ai dit quelque chose du genre : Dans ce cas, en tant que grand-père, je vais te donner un ordre et insister pour que tu descendes, et il est resté silencieux une minute et puis il a dit, de la même voix solennelle : Eh bien, grand-père, on est tous plus ou moins inféodés à quelqu'un, et je suppose qu'en l'occurrence je suis inféodé à toi, et puis il s'est levé dans un craquement de genoux, il a essuyé la sueur qui lui coulait dans les yeux, on est allés dans ma chambre et je lui ai donné un tee-shirt propre, je lui ai ordonné de se débarbouiller, et puis je suis descendu à la cuisine, où j'ai bien rigolé avec Ethel des aberrations du comportement adolescent. Mais au bout du compte, le gamin n'est pas descendu, alors je suis remonté au grenier et je l'ai trouvé dans le fauteuil, déjà trempé de sueur dans mon tee-shirt, et j'ai dit : Descends, petit, descends tout de suite, et je soupçonne – je n'en étais pas certain – que sa tendance à se comporter bizarrement était directement liée à sa sœur. Attention, ne vous méprenez pas. J'avais déjà des soupçons, mais j'ai essayé de me convaincre que le gamin voulait simplement profiter d'un moment de tranquillité, d'un moment de solitude. La fenêtre offrait une vue magnifique : elle donnait sur la rue – et j'ajouterais que c'était et que ça reste une très belle rue, un peu usée maintenant sur les bords, et classée

zone historique (elle a été protégée pendant les émeutes, elle faisait partie des quartiers sécurisés, et elle a échappé aux pillages et tout ça). Devant la fenêtre, il y a un grand chêne qui a survécu à la rouille... bref, je n'ai rien vu d'inquiétant dans son comportement, en tout cas pas la première fois. Il avait toujours eu tendance à se réfugier dans son coin. Je le retrouvais assis entre notre garage et celui du voisin, ou dans le petit carré de pelouse derrière le passage couvert, tout seul. À l'époque, je n'y voyais rien d'inhabituel, et même maintenant j'ai du mal.

Le rapport de Maudsley concluait à la forte probabilité d'un lien entre le syndrome du terrier (la maladie de Stiller) et le suicide d'Allen bien des années plus tard, même si les facteurs exacts demeuraient indéterminés et ouverts à la spéculation.

*

Le suicide est un acte autour duquel nous construisons un éventail de causalités potentielles dont aucune n'est démontrable. Dans ses carnets, Allen suggérait une multiplicité de façons de commettre cet acte. En voici ci-dessous une liste, retranscrite telle qu'elle apparaît dans ses premiers carnets :

- Monter sur le toit du nouveau parking de Howard Street et me balancer dans le vide. Mais d'abord passer quelque temps à jouer le funambule tout au bord ; faire des gestes d'oiseau et attirer l'attention

des gens jusqu'à ce qu'une foule s'assemble en bas. Les saluer de la main et établir un minimum de connexion jusqu'à ce que quelqu'un crie : Saute, saute.

- Creuser un grand trou bien profond dans le sable des dunes de Sleeping Bear et concocter un glissement de terrain pour ensevelissement si p... [gribouillis illisible au crayon].
- Rendre Billy Thompson suffisamment furieux pour qu'il me tue quand il reviendra – s'il revient... [gribouillis illisible au crayon].
- Immolation style moine : m'asperger de liquide inflammable et me transformer en torche humaine devant la bibliothèque – ou à Bronson Park; faire en sorte d'adopter une attitude désinvolte et rester immobile dans le brasier, aussi hiératique et majestueux que possible.
- Sauter droit dans un trou de pêche du lac King gelé, les pieds en pointe – en plein jour – puis remonter sous la glace environnante et regarder à travers jusqu'à ce que s'insinuent perte de conscience et suffocation.
- Localiser et adhérer à un groupe de losers de la tendance Rebelle – avec tenue complète, motos Harley et etc. – pour me trouver pris dans un affrontement police/rebelles.
- Déclencher une émeute incendiaire – n'importe où en ville, selon une logique circulaire pour que les incendies convergent et finissent par me cerner. [Gribouillis indéchiffrable]... feu rabattu vers mon corps par des forces obscures. Pas d'essence. Pas question.

- Me cramponner à un paratonnerre – sur le flanc de la maison d'East Lake –, prier pour que la foudre frappe et, quand ça arrivera, rester cramponné. Rappelle-toi la nuit où tu dormais là-bas [gribouillis illisible] et où la ferme a été frappée; l'antenne est devenue d'un bleu intense puis d'un rouge luisant tandis que le sol se transformait en verre et... [gribouillis indéchiffrable à l'encre].
- Immolation par combustion spontanée, par la seule force de ma volonté, en ordonnant à mes cellules d'alimenter une gigantesque conflagration.

*

Fragment du journal intime d'Allen :

Hier soir, on est allés à Ann Arbor voir le concert des Stooges au Fifth Forum. C'est Billy Thompson qui conduisait, et on a fumé un joint et dégoisé sur Meg, en gros. Iggy était fantastique. Réveillé sur un parking. La tête contre une borne en ciment. Iggy m'effleurait la tête avec la pointe de ses boots. Je me suis réveillé, ouvert à Iggy, et Iggy a paru s'ouvrir à moi. Il m'a dit de me lever et de me bouger le cul. Texto. Bouge-toi le cul, mec, il a dit, et puis il a éclaté de rire et s'est éloigné avant que je puisse me lever. Et alors Billy a dit la même chose. Bouge-toi le cul, il a dit.

*

Le manuscrit fut découvert dans un tiroir de la chambre d'Allen par sa mère, Mary Ann Allen, qui le